

ENTRE IMAGINAIRE ET IDÉOLOGIE EN LINGUISTIQUE

Fonctions heuristiques de la notion, charge affective des termes

LTR13

ABSTRACT · *Imaginary and Ideology: The Heuristic Functions of the Notion and the Affective Dimensions of Terminology*

This article revisits the conceptual framework developed in *Le discours de la linguistique. Gestes et imaginaires du savoir* (Ltr13, 2024) by examining the discursive functions of the terms *imaginary* and *ideology* in contemporary linguistics. Whereas previous studies have employed these notions in heterogeneous and often unstable ways, we investigate how they shape disciplinary self-understanding and epistemic positioning. Our analysis centers on three influential figures: Anne-Marie Houdebine, who foregrounds the tension between linguistic objectivity and subjective representations; Michael Silverstein, who demonstrates the cultural and ideological embedding of linguistic structures; and Philippe Blanchet, who uncovers the discriminatory logics of “glottophobia” and the ethical stakes of linguistic practice. Across these perspectives, we argue that imaginary/ideology functions less as a stable theoretical category than as a heuristic operator. It opens conceptual space for addressing phenomena beyond the traditional boundaries of linguistics, while reconfiguring the identity of the linguist as both analyst and socially situated subject. Yet this heuristic productivity is accompanied by a recurrent crisis of disciplinary foundations, insofar as description, explanation, and modeling appear as themselves ideologically mediated. We ultimately contend that the imaginary should not be viewed as the negation of rationality, but as one of its constitutive dimensions—an enabling force for recognition, affiliation, and the renewal of epistemic communities.

KEYWORDS ·

linguistics; imaginary; ideology; discourse; epistemology; terminology.

Dans notre ouvrage *Le discours de la linguistique : Gestes et imaginaires du savoir* (Ltr13 2024), nous avons cherché à présenter un miroir aux linguistes, en interrogeant leurs manières de dire et de penser par-delà les attendus de description, d’analyse, d’argumentation et de modélisation qui sont ceux de leur science. La notion d’imaginaire a permis de convoquer les valeurs, les aspirations, les engagements qui, à travers des formes de représentation, rattachent le discours du linguiste à une communauté plus ou moins empirique ou fantasmée.

Avec la présente contribution, nous nous proposons de faire retour sur notre démarche, en mettant en question cette notion d’imaginaire que d’autres linguistes ont employée avant nous, pour d’autres fonctions et parfois en la nommant d’un autre terme que celui, justement, d’imaginaire, que nous avons retenu pour notre part pour fonder son emploi comme concept technique. L’interrogation sera forcément intéressée. Elle peut se formuler comme suit : que gagnons-nous à faire usage de la notion, et du terme, d’imaginaire comme nous l’avons-fait ?

La question, sans objectif polémique ni volonté œcuménique, est, il faut bien le reconnaître, conforme à nos manières de penser, puisque nous reconnaissons volontiers que plusieurs propositions à la fois conceptuelles et terminologiques peuvent légitimement se faire valoir quant à la notion d’imaginaire. La variation, sinon la disparité, des concepts théoriques est précisément l’un des traits que nous cherchons à valoriser pour la discipline linguistique en tant que pratique discursive du savoir. Cette variation est essentiellement de nature énonciative

et concerne notamment les gestes de dénomination et d'usages terminologiques. En l'occurrence, il s'agit d'envisager la variation terminologique qui, chez différents chercheurs, associe les termes *imaginaire* et *idéologie* à une notion commune.

La façon dont notions et termes interagissent dans une analyse discursive peut être illustrée par des choix énonciatifs de construction des référents qui passent notamment par des marques morphologiques propres aux différentes langues. Employés préférentiellement au singulier, le terme d'*imaginaire* comme celui d'*idéologie* renverront à une réalité non scientifiquement légitime, voire nettement dévalorisée : une réalité qui manque à l'objectivation requise par la démarche scientifique. *Imaginaire*, *idéologie* désignent alors ce qui est rejeté hors de la science, soit en dénonçant une faute chez les linguistes, soit en indiquant une démarche non scientifique chez des locuteurs non linguistes (dits « ordinaires » en français, « *folk* » en anglais). Au contraire, quand ces notions accueillent un usage pluriel, la légitimité, voire une certaine valorisation, est rendue possible. Cette différence numérale tient précisément à la fonction d'objectivation : s'il est possible de distinguer *des* imaginaires, *des* idéologies, alors les faits dont ces notions rendent compte connaissent eux-mêmes un début d'objectivation par le simple fait de leur variété.

Ainsi, par exemple, tant qu'*idéologie* est synonyme de discours dominant (on dit parfois, soit par redondance, soit par précision d'emploi, « idéologie dominante »), il est évident que la désignation de ce discours par le terme d'*idéologie* a surtout pour effet de faire exister une position adverse à celle de l'énonciateur, même si une certaine volonté de neutralité se loge dans le commentaire ; en revanche, si l'on distingue des idéologies, par exemple une idéologie managériale face à une idéologie syndicaliste, ou si l'on envisage une variété plus large, polarisée par l'idéologie coloniale face à l'idéologie postcoloniale mais incluant des positions intermédiaires (jamais vraiment neutres), gagnées également par la qualification d'idéologie, alors la désignation ne peut plus équivaloir à « discours dominant », mais pointe quelque chose que l'on peut objectiver par des faits de langue ou de discours, tandis que le terme même d'*idéologie*, en se neutralisant, perd quelque peu de sa charge évaluative, pour servir d'abord un objectif descriptif.

C'est le genre d'aspects des constructions discursives de la notion englobante d'*imaginaire* / *idéologie* que nous voudrions explorer ici, en analysant les emplois de ces termes, souvent en guise de concept technique, dans les travaux de trois linguistes : Anne-Marie Houdebine, Michael Silverstein et Philippe Blanchet. Ce corpus d'étude ne prétend évidemment pas être représentatif de la totalité des usages terminologiques et conceptuels de la notion d'*imaginaire* / *idéologie* ; il se justifie simplement par la situation disciplinaire qui est la nôtre, et par le type de références qu'elle nous amène à fréquenter prioritairement. Les trois auteurs retenus offrent par ailleurs l'intérêt de correspondre de manière assez claire à trois positions discursives prototypiques, sur un spectre évidemment bien plus nuancé dans les faits.

Plutôt, donc, que centrer notre analyse sur les concepts et leurs définitions, nous chercherons à observer, à partir des modalités linguistiques et discursives d'usage des termes, quelle incidence une notion relativement floue et accueillante comme celle d'*imaginaire* / *idéologie* (puisque nous ne préjugeons pas de leur distinction sous des formes terminologiques) peut avoir sur la conceptualisation et l'analyse des linguistes.

L'hypothèse que nous soutiendrons est que, chez les trois auteurs envisagés, l'utilisation de la notion est d'abord heuristique : sans que soit préalablement déterminée sa fonction théorique ou analytique, elle permet de dire et de penser des phénomènes dépassant les frontières traditionnelles de la linguistique. En ce sens, elle conditionne la visée d'un projet de connaissance, et façonne par-là l'identité disciplinaire du linguiste qui s'y engage. Ce faisant, elle conduit à trois limites aporétiques mettant en crise le socle même de la discipline.

1. Anne-Marie Houdebine et l'imaginaire linguistique

Nous entamons cette exploration terminologique avec un cas riche et aisément abordable, puisqu'Anne-Marie Houdebine propose elle-même une lecture rétrospective de son emploi de la notion d'imaginaire dans son article « De l'imaginaire linguistique à l'imaginaire culturel », selon une approche analogue à celle que nous entendons employer. Elle rapporte ainsi les motifs d'apparition de la notion dans les travaux qu'elle a menés depuis sa thèse d'état, laquelle fut consacrée à la phonologie du français du Poitou ; elle explique le choix du terme face à d'autres possibles, notamment « représentation », « perception » ou « sentiment » linguistique ; elle défend ce choix en reliant des concepts issus de différentes théories linguistiques selon un régime de filiation, dont la figure centrale (le Père) est représentée par André Martinet, les figures de prédécesseurs, Louis Hjelmslev et Eugenio Coşeriu, les héritiers, outre elle-même, Alain Rey et Antoine Culioli.

Avant d'aborder quelques-uns de ces motifs de plus près, nous commencerons par donner une explication plus franche que celle qu'elle-même a avancé au sujet de l'usage de la notion. On est effectivement en droit de s'étonner qu'à partir de données d'abord désignées par l'expression « commentaires sur les formes du dire chez les locuteurs » (2015 : 3), la linguiste en soit venue à utiliser la notion d'imaginaire de préférence à toute autre. Cet usage, pour la description qu'elle cherche à produire, destine en fait la notion à une fonction purement, ou abstraitement, *catégorielle*. Cette notion contribue en effet à la formation d'un concept relatif à la description linguistique, dénommé *imaginaire linguistique*, lequel sert d'« hyperonyme » métalinguistique¹ (2015 : 12), l'ensemble des relations entre les concepts descriptifs repris sous sa catégorie étant représentés, en fin de parcours, à l'aide d'un schéma arborescent organisant cinq types de *normes*² (voir schéma, 2015 : 18).

En dehors de la fabrication d'un nouveau concept linguistique, la notion d'imaginaire ne fait l'objet d'aucune présentation. Si l'on se fie à ses usages dans la langue ordinaire, il faut pourtant observer qu'elle ne se prête guère à cette fonction catégorielle, laquelle se trouve de ce fait peu contrainte. Finalement, une théorie assez sommaire, sinon manichéenne, est proposée par la linguiste : d'un côté, il y a ce que doit décrire le linguiste, à savoir la « réalité des faits linguistiques »³, de l'autre, l'imaginaire sur la langue, ou au sujet de la langue et de son usage. Rien d'appuyé, cependant, dans ce geste de théorisation. La linguiste l'esquisse uniquement en guise de repère pour introduire à des préoccupations, à des embarras, et à des objections.

Les préoccupations sont présentées en premier. Houdebine a remarqué, durant ses enquêtes sur le français régional, que les représentations linguistiques peuvent avoir une incidence sur la prononciation des locuteurs. À la recherche de chaînes causales, la linguiste a été amenée à reconnaître, en sus de causes objectivables (évolutions phonétiques, influences d'un substrat, etc.) qui échappent à la conscience des sujets parlants, des causes liées à la subjectivité des locuteurs. L'imaginaire, en conclut-elle, doit faire partie de la description et de

¹ Notons qu'il s'agit d'un usage rare du terme *hyperonyme*, ordinairement réservé aux objets de la sémantique et de la lexicologie, et non pas à l'organisation de leur métalangage.

² Il rassemble des concepts qui paraissent hétérogènes, tant en raison de leurs origines théoriques que de leurs champs sémantiques. Les expressions « normes fictives » et « normes prescriptives » témoignent, l'une par oxymore l'autre par tautologie, des transactions terminologiques que ces concepts ont endurées pour être subsumés sous l'hyperonyme d'imaginaire linguistique.

³ Expression mise entre guillemets par la linguiste sans que rien n'indique une mise à distance ; on soupçonnerait plutôt une citation non référencée de Martinet. Une succincte recherche n'a pas permis de retrouver l'expression sous sa plume, quoique celle de « faits linguistiques » soit, elle, attestée. En revanche on la trouve sous celle de Jeanne Martinet et François Dhiver dans la préface à une édition des œuvres d'André Martinet (2010 : viii), ce qui laisse à penser qu'elle circulait dans le milieu des linguistes fonctionnalistes.

l'explication linguistiques, bien qu'il pointe ce qui, par principe, a été écarté de la « réalité des faits linguistiques ».

Les embarras et tâtonnements, ensuite, marquent la quête du terme adéquat et d'une définition affinée. La linguiste a dû admettre que la description linguistique peut elle-même produire une forme d'« idéalisation », dès qu'elle s'élève au-delà des faits particuliers relatifs à son objet en vue de produire des modèles. L'analyse statistique, d'une part, l'analyse « systémique », d'autre part, conduisent à des normes non moins que les représentations évaluatives (*i.e.* juger une forme « belle » ou « laide ») ou prescriptives (« correcte » ou « incorrecte »). Certes, ces normes dépendent des objectivations et peuvent par conséquent être qualifiées d'« objectives ». Elles n'en imposent pas moins un lissage des variations réellement observées et ressortissent de ce fait de l'imaginaire linguistique. Sans le poser explicitement dans une proposition théorique, Houdebine suppose alors qu'il y a, pour tout locuteur, deux langues : une langue « commune », propre à la communication, soumise à toutes les normes, et une « langue singulière » — la seule susceptible d'attestation — manifestant une variation de la précédente (2015 : 18).

L'« idéalisation » inhérente à toute description linguistique permet en outre de démarquer entre elles les théories linguistiques selon, pourrait-on dire, le degré d'affinité qu'elles entretiennent à son égard. Si l'idéalisation est seulement concédée par la linguistique fonctionnelle (comme, avant elle, par la linguistique pragoise), elle est revendiquée comme telle par la grammaire générative (il est question de la « prescriptivité chomskienne », 2015 : 26). Cette objection n'est pas développée mais signale seulement une « application » possible de l'imaginaire linguistique. La linguiste réaffirme à l'occasion un paradigme épistémologique plus enclin à l'empirisme qu'au rationalisme et témoigne du fait que l'idéalisation nourrit aussi une concurrence entre théories linguistiques.

Bien que tout cela n'entrave pas la fonction heuristique de l'imaginaire linguistique, on atteint là une première aporie : en suggérant un continuum entre les « idéalisations » des locuteurs ordinaires et celles des théories linguistiques, la notion d'imaginaire en vient à problématiser le terrain même qui servait de motivation initiale à son élaboration, à savoir le projet d'une linguistique descriptive et explicative, attentive aux modèles de causalité qui rendent compte de la variation linguistique.

Face à cette aporie, Houdebine apporte une réponse apparente, quoique sans en prendre véritablement acte, qui consiste à invoquer un autre territoire épistémique donnant son sens à la notion d'imaginaire. D'où vient en effet cette notion, si mal apprêtée à la fonction catégorielle qui lui est dévolue dans le cadre linguistique, et si peu attendue pour rendre compte des normes s'exerçant sur la langue ? De la psychanalyse ; plus particulièrement de Lacan, nommément cité dans une note, l'autrice déclarant chercher, à propos de l'une des définitions données à l'imaginaire linguistique, la « conjonction d'une conception saussurienne, et psychanalytique » (2015 : 19, n. 29).

C'est bien en fonction de la trichotomie « Réel, Symbolique, Imaginaire », comme elle se trouve à la base de l'expérience « analytique » (au sens de la psychanalyse), qu'il est permis de comprendre, éventuellement de justifier, le caractère radical d'une théorisation séparant l'imaginaire de la « réalité des faits linguistiques ». C'est aussi par ce biais que l'on peut interpréter la justification, qui paraîtrait sinon incongrue, de privilégier le terme d'imaginaire dans le but, écrit-elle, « d'éviter celui d'idéologie, venu de la philosophie politique (marxiste) » (2015 : 19). En effet, dans le microcosme de l'intelligentsia parisienne⁴, le structuralisme (dont l'aura, en tant que projet théorique englobant, rayonnait sur la linguistique fonctionnelle à laquelle Houdebine a rattaché ses premiers travaux) était alors perçu comme tiraillé entre deux

⁴ Qu'Anne-Marie Houdebine fréquentait, notamment par l'entremise de son mari, Jean-Louis Houdebine, auteur d'un ouvrage intitulé *Langage et marxisme* (Houdebine 1977).

grandes orientations intellectuelles, la psychanalyse et le marxisme. Le choix du terme d'*imaginaire* est ainsi supposé agir *contre* celui, « réducteur » (*ibid.*), d'*idéologie*.

Autrement dit, au-delà de ses fonctions heuristiques en tant que notion, qui le conduisent à l'aporie d'une linguistique amenée à reconnaître sa propre relativité, l'imaginaire se dépose dans un terme qui le rattache précisément à... un imaginaire épistémique précis, celui de la psychanalyse, dans la mesure où il permet de le situer et d'en justifier la pertinence dans le cadre d'une autre pratique de savoir que celle de la psychanalyse.

Cette dernière remarque indique ainsi déjà l'usage que nous faisons pour notre part de cette notion et de ce terme, utile ici à qualifier le discours d'une linguiste. C'est à la même lecture que nous allons à présent procéder à propos des *idéologies linguistiques* étudiées par Michael Silverstein.

2. Michael Silverstein et les idéologies linguistiques

La figure de Michael Silverstein est centrale pour l'histoire du concept d'*idéologies linguistiques* (« *linguistic ideologies* »), la définition qu'il en a proposée au début de son article de 1979 intitulé « Language Structure and Linguistic Ideology » ayant fait date dans le champ anglo-saxon : « Les idéologies au sujet du langage, ou idéologies linguistiques, désignent tout ensemble de croyances sur la langue formulées par les utilisateurs pour rationaliser ou justifier la structure perçue de la langue et son utilisation⁵ ». On notera que, même si le titre de son essai favorise l'emploi du singulier (« Ideology »), la définition proposée montre que c'est une pluralité d'idéologies que Silverstein entend cerner. Il y a bien sûr les idéologies des « idéologues » portant des jugements sur le bien parler — tel le présentateur Edwin Newman cité en exemple⁶, dont le point de vue est immédiatement qualifié d'« incorrect » et « méprisable » — mais également toutes les autres formes de croyances dans le chef des usagers qui concernent les structures linguistiques et leurs usages. Ces croyances ou représentations, Silverstein les compare aux « énoncés scientifiques » relatifs aux langues, en observant qu'il est fréquent que les premières recoupent les seconds, même si les uns et les autres relèvent de discours et projets différents. Dans un travail ultérieur, il précisera ce point : les discours scientifiques, toujours situés socialement et historiquement, ne sont pas moins « idéologiques » que les autres types de discours⁷ (Silverstein 1998 : 124).

Dans cet article de 1979, Silverstein propose plus particulièrement de s'intéresser aux relations qui se tissent entre structure et idéologie linguistiques. Contre les conceptions « internalistes », il affirme que le changement des structures linguistiques en diachronie est le résultat de processus dialectiques complexes entre lesdites structures et des idéologies linguistiques. Ce que l'on a coutume d'appeler la « synchronie dynamique » (à la suite de Jakobson et du cercle de Prague) n'est que le reflet de la tension entre des structures linguistiques et différentes interprétations idéologiques, plus ou moins institutionnalisées, de ces structures. Les conditions nécessaires à la formation des idéologies et les conditions suffisantes

⁵ « Ideologies about language, or linguistic ideologies, are any sets of beliefs about language articulated by the users as a rationalization or justification of perceived language structure and use » (Silverstein 1979 : 193 ; notre traduction). Concernant le rapport de ce concept avec celui de « language attitudes », hérité de la psychologie sociale, voir Kroskrity (2016) & Gal (2023). Woolard (1998 : 4), de son côté, signale l'emploi foisonnant de ces syntagmes dans les champs de la sociolinguistique et de l'historiographie des discours tenus sur les langues. Le recueil dirigé par Joseph & Taylor (1990) en est un bon témoin dans ce dernier domaine.

⁶ À travers son best-seller intitulé *Strictly Speaking: Will America be the Death of English?* (1974).

⁷ Mais, déjà en 1979, Silverstein (1979 : 204) insistait sur la tendance nette « à assimiler nos propres points de vue scientifiques à la source dont ils sont issus, notre propre Europe ».

de leur institutionnalisation devraient selon lui être prioritaires en linguistique historique (Silverstein 1979 : 194-195).

Pour préciser la notion d'idéologie, Silverstein met sa démarche dans une perspective historique, proposant une lecture de l'œuvre de Benjamin Lee Whorf (« un des auteurs les plus méconnus du siècle ») et remonte à travers ce dernier à Franz Boas (« son grand-père académique »). À Boas, Silverstein emprunte en particulier la distinction entre classification culturelle primaire et explication secondaire : la première catégorie renvoie aux « idées ethniques fondamentales », c'est-à-dire à un modèle culturel organisant l'expérience individuelle, tandis que l'explication secondaire concerne des « rationalisations », explicites ou accessibles à la conscience, tel un édifice bien organisé de croyances (qualifiées d'idéologiques) concernant le modèle culturel en question. On voit comment cette distinction a été transposée par Silverstein au domaine du langage à travers la définition (citée plus haut) des idéologies linguistiques. Une idéologie linguistique, c'est l'*idée que l'on se fait d'une structure linguistique*, sans que cette idée, entendue comme ensemble de croyances, ne soit connotée de manière positive ou négative.

De ce fait, la dimension anthropologique se trouve au centre de la réflexion menée : les idéologies linguistiques ne concernent pas seulement la langue mais impactent nécessairement la culture dans son ensemble, entendue au sens large de Boas (incluant notamment les relations entre groupes et individus, les institutions sociales et les rituels de toutes sortes). Une telle perspective charge le concept d'idéologie linguistique d'un rôle de contrepoint par rapport aux idéaux absolus de Vérité et de Réalité : analyser les faits idéologiques, cela revient à reconnaître la relativité intrinsèque des phénomènes socioculturels.

L'approche que les travaux de Silverstein attribuent à une idéologie linguistique peut être précisée en fonction de quatre grandes caractéristiques. La première est qu'elle est « *native* » ou « *ethnocentric* », adjectifs qui accompagnent régulièrement le terme d'« *ideology* » sous la plume de Silverstein — le sceau de l'anthropologie est donc on ne peut plus clair. On peut par exemple parler d'« idéologie linguistique européenne » (1979 : 197), une idéologie de la référence qui s'articule avec d'autres croyances et pratiques sociales (et qui diffère des idéologies que l'on peut observer dans les langues nord-américaines étudiées par Boas, par exemple).

La deuxième caractéristique, qui correspond à la thèse forte de Whorf mise en exergue par Silverstein, est qu'une idéologie native est systématiquement *corrélée et en partie dérivée des structures grammaticales* des langues elles-mêmes (1979 : 194 ; 201-204). Dans son article resté célèbre, « The relation of habitual thought and behavior to language » ([1941] 1956: 134-159), Whorf défend l'idée que des catégories métaphysiques considérées comme « naturelles », telles la 'quantité', la 'substance', la 'forme', ou encore le 'temps', ne sont que des projections ou *objectifications* de catégories linguistiques propres au *Standard Average European*. De la sorte, les locuteurs d'une langue donnée se construisent une idéologie, c'est-à-dire se font une idée, ont une certaine compréhension de la façon dont leur langue représente « ce qui existe au dehors » (« what is out there »).

La troisième caractéristique est qu'une idéologie consiste en une *rationalisation*, plus ou moins explicite⁸. Ce processus (éminemment discursif) va tendre à rendre réguliers et normés des usages linguistiques qui ne le sont pas nécessairement, à les expliciter, voire à les justifier. En tant que rationalisation, une idéologie constitue un moment essentiel du processus analogique à l'œuvre dans l'évolution des structures linguistiques.

La quatrième caractéristique, cardinale dans la pensée de Silverstein, est que les idéologies ne concernent pas seulement les structures linguistiques, mais aussi, et peut-être surtout, l'usage de ces structures dans un contexte social donné. En d'autres termes, les idéologies linguistiques

⁸ Sur cette dimension plus ou moins explicite des idéologies dans les métadiscours, voir aussi Silverstein (1998 : 136-138).

sont également *méta-pragmatiques*. Silverstein le souligne énergiquement : « Si la pragmatique est le domaine descriptif de l'usage linguistique, nous allons maintenant nous intéresser à ce que nous pourrions appeler l'*idéologie pragmatique native*, exprimée dans les *théories métapragmatiques natives*, ou *ethnométapragmatiques*⁹ ». On comprend qu'il s'agit pour Silverstein de la condition *sine qua non* en vue d'une « étude interculturelle de l'usage de la langue en tant que linguistique véritablement sociale (ou véritablement anthropologique) » (Silverstein 1979 : 204).

On observera avec Woolard (1998 : 12) qu'il y a chez Silverstein une dialectique constante entre structure et idéologie linguistique, qui fait qu'en diachronie « la structure conditionne l'idéologie, laquelle à son tour renforce et élargit la structure d'origine, déformant le langage au nom d'une plus grande conformité à elle-même ». C'est ce que Silverstein entend montrer à travers les trois études de cas contenues dans l'article de 1979 : (1) l'idéologie austinienne qui prend la forme de la triade « locution–illocution–perlocution » ; si Austin la présente comme une théorie pragmatique universelle, Silverstein l'analyse, pour sa part, comme étant fondamentalement dérivée du discours métapragmatique anglosaxon concernant les différentes situations d'interlocution envisagées (1979 : 210-216) ; (2) la structuration du vocabulaire javanais en fonction d'une « étiquette linguistique », entendue dans le sens d'un respect attendu de registres et conduisant à une hiérarchisation de ces derniers ; l'idée défendue est que cette hiérarchie est idéologiquement construite par les locuteurs et contraint l'usage et l'évolution de la langue (1979 : 216-227) ; (3) l'évolution des marques de la déférence ou de l'intimité telles qu'exprimées par l'alternance entre pronoms de la seconde personne dans les langues européennes (e.g., « tu » vs « vous »), corrélées à un changement de perception des relations de pouvoir et de solidarité (1979 : 227-231).

Comme on le voit, Silverstein donne à la notion d'idéologie une valeur conceptuelle qui la fait intervenir directement dans l'explication des changements linguistiques. Ce faisant, il élargit considérablement le spectre des phénomènes traditionnellement pris en charge par la discipline et épouse un relativisme culturel passablement radical, qu'il applique aux théories linguistiques elles-mêmes. L'exemple d'Austin ci-dessus en est l'illustration : la pragmatique n'est que l'expression théorique d'une idéologie linguistique qui n'a rien d'universel. Cet exemple nous conduit à une proposition plus générale, notamment dans ce passage où l'auteur fait porter le doute sur tout acte de description grammaticale d'un fait linguistique :

Dès lors que rationaliser, « comprendre » son propre usage linguistique revient potentiellement à le modifier [...], qu'est-ce que cela implique quant à la nature de la description grammaticale ? [...] Les processus de systématisation, de régulation et d'observation des « relations sous-jacentes » gouvernant les formes linguistiques — que nous exigeons toujours de nos sources, en particulier de nous-mêmes — sembleraient capables de détruire les données elles-mêmes¹⁰ !

Comme en témoigne le point d'exclamation, l'engagement pathémique du sujet de savoir est très marqué dans cet argument, ébranlant la possibilité même d'une description linguistique objective et d'une généralisation théorique. Cependant, tout comme chez Houdebine avec la psychanalyse, cette mise en cause du socle disciplinaire est rachetée par l'apport d'un imaginaire exogène : on reconnaît en effet dans les formulations de Silverstein l'empreinte de la révolution épistémologique opérée par la physique quantique, lorsque celle-ci a avancé que toute observation d'un phénomène était rendue impossible par la modification provoquée sur ce

⁹ « If pragmatics is the descriptive domain of language use, then we will now concern ourselves with what we might call the *native pragmatic ideology*, expressed in *native metapragmatic theories*, or *ethno-metapragmatics* » (Silverstein 1979 : 207 ; notre traduction).

¹⁰ « But if to rationalize, to 'understand' one's own linguistic usage is potentially to change it [...] what does this imply about the nature of grammatical description? [...] the processes of systematization, regimentation, and seeing the rule-governed 'underlying relationships' of linguistic forms — which we demand always of our sources of data, especially ourselves — would seem to be capable of destroying the very data themselves! » (Silverstein 1979, 233-234 ; notre traduction).

phénomène par l'acte d'observation lui-même. On notera du reste que Silverstein convoque explicitement cet imaginaire en fonction de la place importante qu'il accorde à la pensée de Benjamin Whorf, dont plusieurs citations (voir notamment Silverstein 1979 : 237) discutent de l'impact de la théorie quantique sur la démarche scientifique¹¹.

Reste à s'interroger sur le choix du terme d'« *ideology* » chez Silverstein. La paternité qu'il reconnaît à Destutt de Tracy (1998 : 123-125)¹² lui permet d'activer l'idée positive d'un programme de recherche à explorer. Même si, chez Silverstein, « *ideology* » est fréquemment employé dans un sens proche de celui que l'on pourrait donner à « norme », sa conception s'en distingue cependant sur un point crucial : « La question est de savoir s'il existe ou non une distribution culturellement déterminée des formes linguistiques dans des contextes d'usage socialement constitués, et comment les normes d'un tel usage — ainsi que les écarts par rapport à celles-ci — peuvent être comprises par les usagers¹³ ». Les « normes », dont le mot fait ici une rare apparition dans son texte, sont externes aux usagers et doivent être « comprises » par ces derniers : comme chez Durkheim (explicitement cité, 1979 : 238, n. 10), les normes sont envisagées comme indépendantes et externes aux individus eux-mêmes alors que les idéologies, dont la dimension déontique n'est pas moins forte, sont discursivement construites par les agents sociaux et articulées en un système de croyances.

Avec sa conception de l'idéologie, il faut en outre observer que Silverstein se fonde dans le riche intertexte des théories marxistes en général et, en particulier, de celle de Louis Althusser, de la sociologie représentée par les figures d'Émile Durkheim et Max Weber et de la socio/ethnolinguistique (avec Dell H. Hymes comme figure de proue). À cet égard, il paraît plausible que les travaux de Penelope Brown & Stephen C. Gilman, en particulier leur étude de 1960¹⁴, aient joué un rôle déterminant dans l'adoption du terme « *ideology* », dans la mesure où une section de cette dernière, qui traitait d'un sujet cher à son cœur (e.g., Silverstein 1976 : 31 ; 37-40) et lui fournissait un cas d'étude exemplaire concernant l'emploi des pronoms de la seconde personne (qui a été évoqué plus haut), était intitulée « Semantics, social structure and ideology ».

3. Philippe Blanchet et la glottophobie

Le troisième auteur que nous étudierons dans cette contribution est le sociolinguiste Philippe Blanchet. Le terme de « glottophobie », qui apparaît dans le titre de son essai de 2016 intitulé *Discriminations : combattre la glottophobie*, a connu d'importants échos, parfois bien au-delà des sphères strictement académiques.

¹¹ À ce propos, nous ne pouvons nous empêcher de citer, dans la saveur de sa langue originale, le liminaire de la préface, due à Stuart Chase, aux *Selected Writings* de Whorf (1956 : v) : “Once in a blue moon a man comes along who grasps the relationship between events which have hitherto seemed quite separate, and gives mankind a new dimension of knowledge. Einstein, demonstrating the relativity of space and time, was such a man. In another field and on a less cosmic level, Benjamin Lee Whorf was one, to rank some day perhaps with such great social scientists as Franz Boas and William James”.

¹² Sur l'histoire du terme *ideology* et ses différentes conceptualisations, voir Eagleton (1991) et Thompson (1984 & 1990). Il est admis que la création du terme « idéologie » est due à Destutt de Tracy (1796) en vue de fonder une « science des idées » qui devra proposer « une description exacte et circonscrite de nos facultés intellectuelles, de leurs principaux phénomènes, et de leurs circonstances les plus remarquables ». Bien que le terme soit neutre à l'origine, il a rapidement été connoté négativement par Napoléon et son entourage, discrédité, en même temps que son inventeur, en raison de l'attitude ouvertement républicaine des « idéologues » (voir Silverstein 1998 : 139-140).

¹³ « The question is whether or not there is a culturally-determinate distribution of linguistic forms in socially-constituted contexts of use, and how norms of such usage—and departure from them—can be understood by the users » (Silverstein 1979 : 204 ; notre traduction).

¹⁴ Citée laudativement par Silverstein (1979 : 229).

Par *glottophobie*, Blanchet désigne un type de comportement qui consiste à discriminer une personne en raison de la variété de langue qu'elle pratique. Ce type de comportement est le produit d'une matrice de représentations, que Blanchet désigne par le terme d'*idéologie*. L'idéologie est donc ici utilisée comme le soutien d'un autre concept : c'est la justification théorique d'un phénomène social se traduisant dans des comportements concrets, avec des effets parfois très violents sur la vie des gens. S'il y a de la glottophobie, ce n'est pas parce que certaines personnes seraient par nature, et individuellement, glottophobes, mais plutôt parce qu'il existe d'abord des idéologies linguistiques glottophobes.

On peut, schématiquement, dégager les principaux traits de la notion qui, chez Blanchet, reste volontairement peu conceptualisée (précisément parce qu'elle est destinée à s'effacer derrière un autre concept), et qui vaut donc surtout, une fois encore, pour ses fonctions heuristiques — à l'égard de ce qu'est la glottophobie, mais aussi à l'égard de ce que le linguiste peut en dire.

Premièrement, l'idéologie est ici très clairement *connotée négativement* : elle est un outil d'asservissement, l'instrument d'un pouvoir qui assure la domination d'un groupe social sur d'autres et, à ce titre, elle mérite d'être dénoncée et combattue. Bien que rien n'interdise à priori de penser qu'il puisse y avoir des idéologies linguistiques non glottophobes, tous les emplois de la notion chez Blanchet activent un sens qui font de l'idéologie le territoire d'une altérité adversative par rapport à la position de savoir assumée par le linguiste.

Deuxièmement, l'idéologie est par nature *non perçue par les locuteurs ordinaires*, au point que même celles et ceux qui en subissent la violence sont susceptibles de la reproduire malgré eux. Elle relève d'une couche sous-jacente aux interactions sociales, et son étude d'une historicité à grande échelle, embrassant des dimensions culturelles bien au-delà du langage : si l'idéologie linguistique française est tellement marquée par la glottophobie, c'est qu'elle se nourrit d'une tradition qui remonte à la culture judéo-chrétienne, à la Terreur révolutionnaire, au colonialisme, et que seul peut percevoir un regard de surplomb, abstrait du grain fin des pratiques ordinaires.

Troisièmement, l'idéologie est *nécessairement trompeuse* : elle produit des effets d'évidence qui font penser à tort que les choses sont telles qu'on se les représente, alors que la réalité des pratiques effectives est tout autre. L'idéologie fait croire en la naturalité d'un discours d'autorité, dont la conception uniformisante et hiérarchisante se substitue à la variété et à l'égale dignité des usages concrets.

Enfin, quatrièmement, l'idéologie s'institue, se transmet et produit ses effets glottophobes par l'action de *diverses instances-relais*, au premier rang desquelles l'école, mais aussi la description grammaticale ainsi qu'« une grande partie de la tradition linguistique moderne » (Blanchet 2019 : 65), dont les modélisations menacent toujours potentiellement le respect des spécificités de chaque pratique verbale.

On voit ainsi se dessiner la double aporie à laquelle la notion d'idéologie conduit le linguiste. D'une part, elle oblige à reconnaître que la discipline, dès qu'elle prétend fournir une image métalinguistique autorisée et méthodologiquement contrôlée de telle ou telle variété de langue, est elle-même susceptible d'y produire des effets uniformisants et hiérarchisants qui ouvrent la voie à la glottophobie. Le fait même de nommer une variété de langue peut induire l'idée qu'une forme d'unité existe vraiment derrière telle appellation. D'autre part, en plus de faire peser le soupçon sur sa propre description, le combat contre la glottophobie place le linguiste dans une injonction contradictoire : il devrait à la fois prendre le recul nécessaire pour déconstruire les forces idéologiques auxquelles l'expose sa propre situation socio-historique et institutionnelle, tout en s'engageant dans une attention rapprochée envers chaque pratique verbale, afin de rendre pleinement justice à sa singularité et éviter de la réduire à l'image que pourrait en donner une position de surplomb.

Face à ces apories, le terme *idéologie* permet au linguiste de retrouver une raison d'être. L'imaginaire correspond ici *grosso modo* à la sphère de l'engagement intellectuel, de l'éthique et de la justice sociale. Les filiations revendiquées par Blanchet, qui activent cet imaginaire, vont de Louis Althusser à Judith Butler, en passant par Michel Foucault, Gilles Deleuze et Félix Guattari. Il n'y a plus de linguistique qui ne soit aussi nécessairement une pensée de la domination, et ne s'engage dès lors activement dans une démarche à la fois de dévoilement et de réparation.

En outre, le terme, dans son association avec un mot doté d'un suffixe en *-phobe* (*glottophobe*), rejoint un usage diffus dans le discours social qui contribue à le mettre en série avec (idéologie) *homophobe* ou *xénophobe*, ce qui alimente encore davantage l'imaginaire éthique dont se soutient la démarche du linguiste.

Conclusions

Nous avons parcouru trois cas d'usages de la notion d'imaginaire / idéologie dans des travaux de linguistes, sous des formes terminologiques différentes. Ces usages ont montré à quelles fonctions heuristiques la notion permettait de répondre. Ils ont montré en même temps à quelles apories elle conduisait chez les linguistes en question.

Il est apparu que le type d'ouverture et de recomposition épistémiques que produit la prise en compte de l'imaginaire et de l'idéologie en rapport avec la langue contribue à *mettre en crise* le projet même de la discipline linguistique. Plus précisément, nous avons vu chez les trois auteurs qu'en somme c'est encore *un certain imaginaire* de la linguistique qui se trouve perturbé par cette notion même : un imaginaire centré sur les gestes de description de ce qu'est un système linguistique et d'explication de la manière dont ce système varie en synchronie et évolue dans le temps.

Ainsi, paradoxalement, alors que la notion d'imaginaire / idéologie cherche initialement à améliorer la rentabilité de ces opérations, elle en vient à agir contre l'imaginaire épistémique qui les posait comme définitoires du projet disciplinaire de la linguistique. De Houdebine à Blanchet en passant par Silverstein, la mise en crise est progressivement toujours plus aiguë : d'un doute porté sur les « idéalisations » des linguistes, on en vient à suspendre la possibilité même d'un accès fidèle au réel de la langue, pour enfin faire de ces prétentions la cause d'injustices sociales sévères et de logiques discriminatoires.

Dans tous les cas cependant, ce versant dysphorique dus aux fonctions heuristiques de la notion est compensé par la charge affective que les termes *imaginaire* et *idéologie* convoquent globalement, autrement dit par la manière dont ils rechargent le discours de savoir d'un désir nouveau, déportant le linguiste vers d'autres communautés et d'autres manières de faire science.

De quoi s'alimente cet affect, qui resubjectivise le linguiste ? D'un autre imaginaire épistémique que celui de la linguistique. Ou plutôt d'un imaginaire épistémique dont il s'agit d'éprouver la fécondité pour les linguistes. Qu'il s'agisse de la psychanalyse, d'une anthropologie culturelle dont le relativisme se soutient des avancées contemporaines de la physique quantique, ou d'une philosophie politique portée par une éthique de l'engagement intellectuel, ces imaginaires rencontrés chez nos trois auteurs y remplissent des fonctions qu'on pourrait qualifier à la fois de gnoséologiques et d'éthotiques.

Gnoséologiques, lorsque les imaginaires épistémiques permettent de situer une pratique de savoir par rapport à d'autres, dans un rapport de distance (par exemple à l'égard du marxisme chez Houdebine), de filiation (par exemple à l'égard de la pensée de Whorf chez Silverstein) ou de transfert (par exemple à l'égard de la théorie critique chez Blanchet) ; éthotiques, lorsque les imaginaires épistémiques participent de la construction d'une identité pour celui ou celle qui s'engage dans un discours de savoir : identité disciplinaire, certes, mais aussi, plus globalement, identité intellectuelle et sociale.

La lecture que nous avons proposée des usages de la notion chez ces auteurs a ainsi mis en lumière la manière dont nous-mêmes l'utilisons, et précisément sous ce terme-là. Récapitulant ces usages, nous pourrions pointer trois traits distinctifs de « notre » notion d'imaginaire (Ltr13 2024).

D'abord, nous n'appliquons pas prioritairement la notion aux pratiques verbales des locuteurs ordinaires, pour en suggérer ensuite l'extension aux discours des linguistes. Au contraire, notre attention se porte avant tout sur le discours de la linguistique *en tant que pratique discursive du savoir*. Autrement dit, la notion n'a pas pour visée première de mieux comprendre le fonctionnement du langage verbal, mais plutôt *la rhétorique d'un discours savant*. Que ce discours se trouve être celui de la linguistique n'intervient que secondairement dans nos considérations. La linguistique présente certes un intérêt particulier à faire l'objet d'une telle étude, mais la notion d'imaginaire n'est pas redevable à priori de la singularité de la linguistique parmi les pratiques du savoir. Il en découle que le rapport de cette notion aux formes du langage verbal est lui-même très différent : il n'est *pas d'ordre causal, mais d'ordre symptômal*. Dans un discours donné, il ne s'agit pas d'expliquer la présence de telle ou telle forme par l'action de tel ou tel imaginaire, mais plutôt de considérer ces formes comme les traces possibles d'un imaginaire. Ces traces se manifestent principalement par le biais de *gestes terminologiques*, comme on l'a vu justement pour les termes *imaginaire* et *idéologie* chez nos trois auteurs.

Ensuite, puisque notre objet premier réside dans les discours du savoir, l'imaginaire n'est pas considéré comme le revers de la rationalité, sa face sombre ou refoulée, sa part subjectivée, mais plutôt comme l'un des ingrédients nécessaires à tout exercice de pensée visant à produire du savoir. La représentation même de ce qu'est « la » rationalité, des opérations mentales qui sont supposées l'actualiser de manière plus ou moins légitime (l'intuition, la démonstration, etc.), relève d'un imaginaire épistémique particulier du « faire science », et ne peut se dissocier d'une part désirante qui engage les croyances du sujet épistémique dans son activité.

Enfin, ce qui nous intéresse dans les imaginaires, ce sont moins des effets d'imposition, à révéler ou à dénoncer, que des effets de reconnaissance dont il s'agit plutôt de favoriser la variété et l'hybridité. « Partager un imaginaire » est une locution passée dans le langage de tous les jours : cela veut dire que les imaginaires permettent aux individus de se reconnaître une identité, pour eux-mêmes, et commune à d'autres.

Ces trois traits qui précisent notre usage de la notion d'imaginaire expliquent aussi pourquoi nous choisissons de la nommer par le mot *imaginaire*. Ce terme nous apparaît en effet suffisamment proche du sens commun pour ne pas se laisser enfermer dans une acception trop technique qui en ferait l'apanage d'une branche spécifique d'analyse. Il cultive par ailleurs une tension entre l'individuel et le collectif qui convient bien à notre hypothèse de travail : les imaginaires rattachent les sujets à des communautés, mais ne trouvent leurs traces que dans des gestes discursifs incarnés dans des pratiques particulières. Enfin, le terme *imaginaire* nous semble exercer lui-même un possible effet d'attraction, engageant les sujets à le cultiver (au contraire de l'idéologie, qu'on subit ou qu'on cherche à mettre à distance), ce qui rejoint la conception que nous nous faisons des pratiques du savoir : ces pratiques sont toujours prises dans des trames qui les débordent, et qui pour autant leur sont nécessaires.

REFERENCES

- Blanchet, Philippe (2016), *Discriminations : combattre la glottophobie*, Paris, Textuel.
- Brown, Penelope & Gilman, Stephen C. (1960), « The pronouns of Power and Solidarity », in Thomas A. Sebeok (éd.), *Style in Language*, Cambridge, MIT Press & New York, John Wiley, 253-276.
- Eagleton, Terry (1991), *Ideology. An Introduction*, Londres, Verso.

- Gal, Susan (2023), « Language ideologies », in *Oxford Research Encyclopedia of Linguistics*, <https://oxfordre.com/linguistics/view/10.1093/acrefore/9780199384655.001.0001/acrefore-9780199384655-e-996> (consulté le 18 septembre 2025).
- Houdebine, Anne-Marie (2015), « De l’imaginaire linguistique à l’imaginaire culturel », *La linguistique*, 51/1, 3-40.
- Houdebine, Jean-Louis (1977), *Langage et marxisme*, Paris, Klincksieck.
- Joseph, John E. & Taylor, Talbot J. (1990), *Ideologies of language*, Londres, Routledge.
- Kroskrity, Paul V. (2016), « Language Ideologies and Language Attitudes », *Oxford Bibliographies in Linguistics*, doi : 10.1093/obo/9780199772810-0122.
- Ltr13 (2024), *Le discours de la linguistique. Gestes et imaginaires du savoir*, Lyon, ENS Éditions.
- Martinet, André (2010), *Œuvres, II : Linguistique structurale, linguistique fonctionnelle*, Bruxelles, E.M.E.
- Silverstein, Michael (1976), « Shifters, Linguistic Categories, and Cultural Description », in K.H. Basso, & H.A. Selby (éds), *Meaning in Anthropology*, University of New Mexico Press, 11-55.
- Silverstein, Michael (1979), « Language Structure and Linguistic Ideology », in P.R. Clyne, W.F. Hanks & C.L. Hofbauer (éds), *The Elements: A Parasession On Linguistic Units and Levels*, Chicago, Chicago Linguistic Society, 193-248.
- Silverstein, Michael (1998), « The Use and Utility of Ideology: A Commentary », in Bambi B. Schieffelin, Kathryn A. Woolard, Paul V. Kroskrity, *Language Ideologies. Practice and Theory*, 123-145.
- Silverstein, Michael (2023), *Language in Culture. Lectures on the Social Semiotics of Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Thomson, John B. (1984), *Studies in the Theory of Ideology*, Berkeley, University of California Press.
- Thomson, John B. (1990), *Ideology and Modern Culture: Critical Social Theory in the Era of Mass Communication*, Stanford University Press.
- Whorf, Benjamin L. (1956), *Language, Thought, and Reality. Selected Writings*, Cambridge, Technology Press of M.I.T. & New York, John Wiley.
- Woolard, Kathryn A. (1998), « Introduction. Language Ideology as a Field of Inquiry », in Bambi B. Schieffelin, Kathryn A. Woolard, Paul V. Kroskrity, *Language Ideologies. Practice and Theory*, 3-47.

LTR13. Ltr13 is a research collective based at the University of Liège, bringing together three scholars—Sémir Badir, Stéphane Polis, and François Provenzano. Their work sits at the crossroads of linguistics, epistemology, rhetoric, and semiotics, with a focus on how the linguistic discourse itself shapes the history, foundations, and boundaries of language science. Their recent book, *Le discours de la linguistique. Gestes et imaginaires du savoir*, exemplifies this perspective, uncovering the discursive practices and intellectual craftsmanship that sustain and transform linguistic theorization.